

MARQUEURS SOCIAUX ET INDICATEURS ÉCONOMIQUES EN ARCHÉOLOGIE RURALE

Jean-Marie PESEZ

Le thème retenu pour cette rencontre - aspects sociaux et économiques du peuplement rural - me paraît aussi important qu'il est difficile. Je ne suis pas de ceux qui ne voient dans l'archéologie - l'archéologie médiévale tout spécialement - qu'une autre façon de "faire de l'histoire". Je pense que l'archéologie a sa mission particulière et peut dégager ses problématiques propres. Pour autant, je ne lui refuse pas le droit de répondre à des problématiques venues de l'histoire et je ne discute pas un instant la nécessité de lier toujours étroitement les deux types de recherches.

Il est tout à fait clair que, devant les vestiges d'une maison paysanne ou d'un village, nous ne pouvons éviter de nous interroger sur les habitants. Notre découverte n'aura de sens que si nous pouvons dire qui ils étaient; c'est-à-dire quelle était leur place dans la société, quelle était leur structure familiale, quelles étaient leurs activités, quel était leur niveau de vie. Non dans l'absolu, bien sûr, mais par comparaison avec ce qu'on sait de la société contemporaine.

Et dès lors nous touchons à l'économie. Mais que faut-il entendre par économie? C'est un concept riche qui embrasse quantité de composants: le mode ou le système de production; les rendements et la productivité; les échanges et la monétarisation; la consommation.

Il ne suffit certainement pas d'écrire, comme on le lit parfois, que les villageois vivaient de culture et d'élevage. Cela relève du truisme le plus plat et risque, en outre, de n'être que partiellement vrai, car c'est négliger la probable prédation et la possible cueillette.

L'économie rurale constitue toute une branche de la science économique attachée à analyser l'exploitation agricole et l'utilisation de l'espace, en même temps que les modalités de la production, dans leur relation avec la nature, les techniques, le marché bien sûr, et les pouvoirs également.

Mais l'archéologue est-il armé pour aborder ces questions et leur apporter des réponses? On a parfois le sentiment que l'historien, dans son ignorance de nos démarches, fonde trop d'espoir sur l'archéologie (ce qui est cependant préférable à nos yeux à l'attitude qui consiste à ne rien en attendre). Il arrive aussi que l'archéologue, soucieux de ne pas être en reste avec l'historien, se hâte trop de tirer ses résultats vers les hauteurs de l'économie sociale.

Un bon exemple d'une confiance excessive dans l'archéologie nous est offert par un récent article de *Miquel Barceló* (1996, 95-116), de l'Université de Barcelone. Il s'agit d'ailleurs d'un texte polémique agressif qui caricature volontiers la pensée d'autrui. C'est ainsi que le développement de l'archéologie médiévale est tenu pour faible et l'étude de la culture matérielle donnée comme sans objectif. M. Barceló propose tout bonnement à l'archéologie, une archéologie réorganisée, de vérifier ses vues sur la capture du travail paysan par la rente féodale. Il appelle de ses vœux une archéologie du paysage qui ne soit pas seulement, comme l'archéologie extensive, un relevé des gisements archéologiques. "Elle ne devrait s'appliquer qu'à l'étude des espaces de travail des sociétés étudiées (*sic*) et elle devrait mettre en évidence un paysage rural spécifique dont la création est le secret de la différence entre tribut et rente féodale. L'objectif de l'archéologie de l'espace serait donc l'identification, la reconnaissance et l'explication du paysage féodal". On croit rêver. On se demande si M. Barceló a bien conscience des moyens dont dispose l'archéologue. Eh bien oui, et il nous en donne un exemple: les silos sont pour lui la meilleure mesure archéologique de l'épargne issue de la rente féodale! Quant on pense aux questions que soulèvent les silos, comme leur durée d'utilisation, leur destination exacte, réserve ou semence, leur caractère individuel ou collectif, on ne peut qu'admirer la conviction et le ton préemptoire du théoricien catalan.

Il aurait été plus avisé sans doute de traiter avec moins de mépris les travaux sur ce qu'il appelle les zones de résidence - il le préfère au terme d'habitat et répudie la notion de peuplement. Dans la mesure où les habitats se transforment et notamment se regroupent, ils pourraient témoigner des contraintes féodales - je dis bien: *ils pourraient*. Mais comment mesurer le contrôle que la seigneurie aurait exercé sur l'outillage, s'il est vrai qu'elle s'investit dans l'équipement en machines, comme les moulins ou les pressoirs? Comment l'archéologie pourrait-elle démontrer que les féodaux ont détruit les pratiques d'élevage domestique?

Il serait sans doute plus aisé de voir comment les dominants ont orienté les productions: l'intervention des sciences de la terre et de la vie peut probablement apporter de grands changements dans les données de l'archéologie et est déjà en train d'apporter ces grands changements. De sorte qu'on se dit, en fin de compte, que Barcelo n'est peut-être qu'un tout petit peu trop exigeant ou trop pressé.

Il reste quand même que l'archéologie souhaiterait disposer de marqueurs sociaux et d'indicateurs économiques qui soient fiables et fassent l'objet d'un consensus. Je m'étonne souvent que les dimensions de la maison paysanne n'appellent pas (plus souvent) de conclusion sur la structure familiale. Il semblerait pourtant qu'on soit en droit de voir la famille conjugale remplacer la famille élargie ou patriarcale quand l'habitation réduit ses dimensions, quand elle cesse de prendre la forme d'un vase *hall* comme celui que devait offrir la construction aux parois longues incurvées du haut Moyen Age septentrional.

Si l'archéologie ne se hasarde pas à proposer cette évolution, c'est sans doute que le terrain ne lui paraît pas trop solide. De fait, on n'est plus ici au stade de l'observation, de la description qui recèle sans doute aussi quelques pièges, mais limités. Les véritables risques commencent avec l'interprétation, et ils s'accroissent au fur et à mesure qu'on s'éloigne, en quelque sorte, du terrain. On peut, sans doute, dire d'une structure ayant reçu du feu, qu'il s'agit d'un foyer. Il est déjà plus aventuré de décider que le bâtiment enfermant ce foyer est une habitation. Mais comment ne pas hésiter, au moment de dire que c'est (pour me référer à la hiérarchie anglaise) un *cottage* (ou un *cot*) et la demeure d'un *villain*, et non une *farm* et la résidence d'un *yeoman*?

De même, dans le domaine économique, que peut-on inférer des études ostéologiques? Sûrement pas l'importance des troupeaux et pas non plus la consommation carnée.

A Charavines, le site médiéval noyé sous les eaux du lac de Paladru, où les conditions de conservation sont optimales, la recherche a procuré 24 000 vestiges osseux (*Olive 1993, 98-115*). Cela paraît beaucoup, mais si on tient compte du nombre minimum d'individus, cela ne représente guère plus de 500 animaux, gallinacés compris (il est vrai que ceux-ci sont peu nombreux!), environ 350 porcs, mais seulement une trentaine de boeufs ou vaches. Si les squelettes avaient été complets, ce n'est pas 24 000 ossements qui auraient été trouvés, mais 131 000. Il y a donc une perte considérable: n'est-elle pas susceptible de fausser les conclusions?

Quant à la consommation, comment pourrait-on l'apprécier? Encore, à Charavines, a-t-on une idée de la durée d'occupation, une trentaine d'années; mais comme partout, on ignore le nombre des consommateurs. Et comme dans le cas le plus fréquent, la durée d'occupation échappe aussi, mieux vaut renoncer à chiffrer la consommation?

En ce qui concerne les gallinacés et autres animaux de basse-cour, on se doute que l'essentiel échappe, que la dent des chiens en a fait disparaître le plus grand nombre. Mais que penser de la rareté, à Charavines, des sangliers et des cervidés? Elle est telle qu'on ne nous donne pas de chiffre.

A Brucato, ils représentaient près de 25 % du matériel ostéologique, là aussi, très abondant. De cette présence très forte, on a pu induire un rôle important du gibier dans l'alimentation en même temps qu'un certain environnement végétal (*Bossard - Beck - Maccari-Poisson 1984, 749-773*). Mais peut-on raisonner sur l'absence ou la rareté? Le gros gibier pouvait être dépecé hors de l'habitat et ses restes rejetés loin, si le droit faisait de la chasse un privilège seigneurial.

Evoquer ces difficultés ne revient naturellement pas à condamner ce type de recherches. La paléozoologie, par exemple, a beaucoup à nous apprendre sur l'évolution de la morphologie du bétail et donc sur les techniques d'élevage, sur la gestion du bétail (l'âge d'abattage notamment).

Aussi bien, dans l'élaboration de ses résultats, l'archéologue ne travaille pas sans filet: l'histoire et l'ethnographie le guident à chaque pas, éventuellement lui servent de garde-fou. Ce sont leurs leçons qui apprennent à l'archéologue à identifier foyer et habitation: le langage courant les assimile et le feu est devenu, dans la fiscalité française, l'équivalent d'unité familiale. Cependant, dans certains cas, histoire et ethnographie peuvent ne pas se rencontrer très exactement avec l'archéologie.

A Brucato (ce site de village sicilien nous a offert beaucoup de thèmes de réflexion) nous avons pu comparer la maison médiévale du site à la *casa terranea* des bourgs siciliens actuels: dimensions, matériaux, organisation interne, rareté des ouvertures... tout concordait. La *casa terranea* étant traditionnellement la demeure du *bracciante*, l'ouvrier agricole, on a pu, dans un premier temps, considérer que le village déserté

au XIV^e siècle était peuplé de manouvriers. C'était une erreur, selon toute vraisemblance. On sait qu'il est fréquent que la maison traditionnelle, qui est d'abord la demeure de tous, se limite avec le temps à n'être plus que la maison des plus pauvres. Danger donc, à suivre de trop près les enseignements de l'ethnographie.

Certains sites ruraux, de plus en plus nombreux - j'en connais en Bourgogne, en Limousin et Charavines est aussi de ceux-là - posent un problème qui est un peu du même ordre mais qui, cette fois, interpelle l'historien¹. Ces sites appartiennent au monde rural, mais soit dans le mobilier, soit dans les structures, évoquent aussi les classes dominantes. A Charavines, la présence d'armes, de matériel d'équitation, de jeux et d'instruments de musique, à côté de témoins des activités agricoles et artisanales, a d'abord fait naître l'idée qu'on avait affaire à des chevaliers-paysans. Mais cette hypothèse trouvait difficilement l'assentiment des spécialistes de la société médiévale.

L'interprétation a d'ailleurs évolué, mettant l'accent plutôt sur la cohabitation dans des bâtiments voisins, mais différents, de militaires et paysans: finalement, on aurait affaire à un établissement du genre *curtis* (Colardelle - Verdel 1990, 77-94). Et ainsi, Charavines rentre dans le rang.

Cela dit, la société rurale au Moyen Age est loin d'être homogène: on ne peut exclure que dans les niveaux supérieurs de la hiérarchie paysanne des familles aient eu un genre de vie voisin de celui de la société aristocratique. Après tout, les *ministeriales*, à certains moments et dans certaines régions, représentent bien cette catégorie ambiguë de la société médiévale.

Ma conclusion ne sera donc pas pessimiste. La prudence s'impose; elle incite l'archéologue à soumettre ses hypothèses au feu de la critique et de la controverse; elle lui conseille fortement de rester à l'écoute des historiens, mais sans pour autant les suivre aveuglément. Rappelons-nous qu'il arrive à l'historien de refuser les faits archéologiques les plus évidents (la prudence me conseille aussi de ne pas, ici, donner d'exemple).

J'aurais d'ailleurs mauvaise grâce à me montrer exagérément méfiant à l'égard des interprétations socio-économiques. S'agissant du site bourguignon de Dracy, j'ai diagnostiqué une polyculture dominée par la viticulture, comme m'y invitaient l'importance et la place du cellier et des outils de la vigne dans les maisons et le mobilier de ce village du XIV^e siècle, et de son côté, se fondant sur l'abondance du froment dans les réserves de céréales, sur la fréquence des ornements métalliques du vêtement, sur la présence de l'étain dans le mobilier, Françoise Piponnier comparant l'inventaire archéologique aux inventaires écrits, situait les habitants de Dracy au niveau supérieur de la tranche moyenne de la paysannerie bourguignonne (Pesez - Piponnier 1975, 139-170; Pesez 1991, 241-246; Piponnier - Geslan 1974, 119-130).

Sur le site sicilien de Brucato dont j'ai dirigé la fouille, l'abondance des monnaies a paru extraordinaire à des archéologues habitués à la rareté des trouvailles monétaires sur les sites français: 157 monnaies dont 135 des XIV^e-XV^e siècles procurées par quatre campagnes de fouilles, portant sur environ huit maisons mises au jour (Bautier-Bresc 1984, 473-496). Précieuses naturellement pour la chronologie, ces monnaies posaient un problème et apportaient au moins deux informations d'ordre économique.

Le problème était représenté par 16 monnaies venant du royaume de Naples: fallait-il y voir le signe de relations commerciales entre les deux royaumes ennemis, et cela malgré l'interdiction dont faisait l'objet la circulation des monnaies étrangères? Ne correspondaient-elles pas plutôt à la présence en 1338 d'un corps expéditionnaire venu de Naples? Toujours le problème de l'interprétation.

Les informations étaient plus sûres, du moins celle qui concernait la monétarisation de l'économie rurale, suffisamment établie par ces nombreuses menues monnaies. En outre, on a pu observer la rognure de plusieurs monnaies siciliennes, non pas clandestine, mais sans doute officielle et en tout cas très apparente, par découpage des pièces; elle semble bien attester une dévaluation du denier, inconnue par ailleurs, sous le règne de Frédéric III.

Je crois en fait qu'il n'est pas un archéologue médiéviste qui se désintéresse des inférences économiques et sociales de ses découvertes, qui s'interdit de donner cette perspective historique à ses travaux. Mais, à ma connaissance, on n'est pas encore parvenu à un consensus sur les marqueurs économiques et sociaux. On y a, bien sûr, réfléchi. Je sais qu'il y a eu sur ce thème un séminaire de l'Ecole Française de Rome, mais il est resté confidentiel. Les manuels tiennent pour acquis que l'homme en société est le but ultime de notre recherche sans trop s'interroger sur les logiques qui tracent le chemin de l'objet à l'homme, sans trop s'inquiéter de la fiabilité des déductions. Il y a sans doute une exception notable: il ne m'échappe pas que mon propos soulèverait l'ironie des New Archaeologists. La New Archaeology a inversé la démarche: elle part d'une structure socio-économique modélisée pour en rechercher la concrétisation sur le terrain. Il y aurait beaucoup à dire sur cette façon de procéder. Mais ce n'est pas le lieu.

1 Le verger à Saint Romain, Côte d'Or, fouille dirigée par Serge Grappin; Le repaire de Grancher, commune d'Aix, fouille de P. Conte.

Je me suis situé dans le cadre d'une archéologie traditionnelle, la seule à donner des résultats jusqu'ici. Et c'est dans ce cadre que je souhaite à cette rencontre de Spa d'aider à dégager les marqueurs économiques et sociaux de l'archéologie du village.

SOZIALE KENNZEICHEN UND ÖKONOMISCHE
INDIKATOREN IN DER LÄNDLICHEN ARCHÄOLOGIE

SOCIAL ASPECTS AND ECONOMIC INDICATORS IN RURAL ARCHAEOLOGY

References

- Barceló, M. 1996:* Créer, discipliner et diriger le désordre. Le contrôle du processus de travail paysan: une proposition sur son articulation (X^e-XI^e siècles), *Histoire et sociétés rurales*, 6, 95-116.
- Bautier-Bresc, G. 1984:* Les monnaies. In: Pesez, J.-M. (dir.): Brucato, histoire et archéologie d'un habitat médiéval en Sicile. Rome, Ecole Française de Rome, vol. 2, 473-496.
- Bossard, C. - Beck, P. - Maccari-Poisson, B. 1984:* L'alimentation. In: Pesez, J.-M. (dir.): Brucato, histoire et archéologie d'un habitat médiéval en Sicile. Rome, Ecole Française de Rome, vol. 2, 749-773.
- Colardelle, M. - Verdel, P. 1990:* L'habitat immergé de Colletière à Charavines (Isère). Village ou château. Un exemple des difficultés de l'interprétation archéologique. Château-Gaillard, XIV^e colloque Najac 1988. Caen, 77-94.
- Olive, C. 1993:* La faune terrestre. In: Colardelle, M. - Verdel, E. (dir.): Les habitats du lac de Paladru (Isère) dans leur environnement, Paris, DAF 40, 98-115.
- Pesez, J.-M. 1991:* Témoins archéologiques de la viticulture médiévale, Flaran 11: Le vigneron, la viticulture et la vinification en Europe occidentale au Moyen Age et à l'époque moderne, Auch, 241-246.
- Pesez, J.-M. - Piponnier, F. 1975:* Une maison villageoise au XIV^e siècle, *Rotterdam Papers II*, Rotterdam, 139-170.
- Piponnier, F. - Geslan, A. 1974:* Mobilier archéologique et genre de vie paysan, *Ethnologie française*, 119-130.